

E/1971.03.22 — André Malraux : «En déjeunant avec Malraux», entretien accordé à Georges Suffert, *L'Express* [Paris], 22-28 mars 1971, p. 68-74.

André Malraux

En déjeunant avec Malraux par Georges Suffert

Posé dans l'angle d'une banquette de cuir noir, les tics de son visage accentués par la lumière jaune des bougies, le buste penché en avant et les yeux comme vidés par le passage des souvenirs, il répondait. C'était la première fois que je le rencontrais. Deux jours auparavant, j'avais lu dans *Le Figaro* les extraits de sa dernière conversation avec le général de Gaulle. Huit jours plus tard, j'allais déjeuner avec lui chez Lasserre, où il a ses habitudes («M. le ministre n'est pas encore arrivé... La table de M. le ministre est près de la fenêtre.») Et l'entendre me dire, la bouche contre mon oreille : «C'est l'un des deux restaurants de Paris où il y a encore du château-pétrus...» Deux rencontres, cinq à six heures en tout, durant lesquelles je n'ai guère fait autre chose que de poser des questions mises de côté au fond de ma conscience, à tout hasard, depuis quelque vingt-cinq ans. Elles tournaient moins autour du solitaire de Colombey qu'autour de l'existence d'André Malraux. Mais comme toujours, il refusait de séparer sa vie de l'Histoire. Je découvrais avec étonnement qu'il s'exprimait comme il écrivait. Non pas une cohérence de pensée, mais une unité de hantises : à ce moment de son existence, il était capable, comme au premier jour, de savoir si l'histoire des hommes avait ou n'avait pas de signification.

Et c'est de cette interrogation lancinante que jaillit, finalement, aujourd'hui comme hier, le torrent des mots :

A. Malraux — C'est la seule fois où de Gaulle m'a parlé de la mort. C'était un homme qui disait «je» et qui ne parlait pas de lui. Est-ce qu'il sentait la fin venir ? Je

n'en sais rien. Je pense que, d'une certaine manière, la question ne l'intéressait pas. Il était de la race pour qui la mort n'est qu'un accident. La mort dont il parlait était bien plus profonde. C'était le déclin, le froid, la crainte éternelle chez lui que la France ne disparaisse de l'histoire des hommes. Lorsqu'il me montrait cette campagne autour de Colombey et qu'il me répétait qu'elle s'était vidée au cours des siècles, c'était toujours l'idée de la mort qui revenait. Au fond, là encore, il trouvait le moyen de ne pas parler de lui. Pourquoi m'a-t-il parlé avec le style de Malraux ? Je crois que la réponse est assez simple. De Gaulle pense lentement, méthodiquement, et moi, je pense par à-coups. De Gaulle acceptait d'entrer dans ce rythme. Peut-être cela le distrayait-il. Par contre, lorsqu'il entreprenait de décrire une situation, alors sa parole se faisait roide, à la fois majestueuse et caustique. Il s'exprimait pesamment – il y a avait quelque chose d'éléphantinesque en lui, vous savez – et il broyait, sous les pattes de cette espèce d'intuition qui lui servait de boussole, les hommes et les événements.

G. Suffert — La phrase de de Gaulle sur Pompidou que vous citez : «C'est pourquoi j'ai pris Pompidou», est-ce un de ces événements ?

Il regarde son verre de whisky et laisse se prolonger le silence. Comme chaque fois qu'il sera question de l'actuel président de la République, je sentirai chez lui une pointe de gêne, une espèce d'amitié, et surtout une volonté précise de tenir la bride à son lyrisme naturel.

A. Malraux — Pourquoi voulez-vous que j'interprète ? C'est une phrase qu'il m'a dite et que je rapporte. Rien de plus. Littéralement, elle n'a aucun sens. C'est une blague ou un lapsus. Bien entendu, je crois aux lapsus. Le père Freud est là derrière, à quatre pattes. Il y a quelque chose d'irritant dans cet antagonisme que chacun cherche à découvrir entre de Gaulle et Pompidou. Souvenez-vous de ceci : depuis les années qui ont suivi La Libération, ils ont vécu côte à côte. Est-ce que vous réalisez ce que cela veut dire ? L'entremêlement des liens qui les a unis, séparés, réunis. Et cela tout au long de cette immense période. Ils n'étaient pas les mêmes, l'un comme l'autre, au bout de la route. De Gaulle était trop fin pour ne pas comprendre que Pompidou allait correspondre à la France qu'il laissait derrière lui. Une évidence insupportable. Au fond,

de Gaulle ne pouvait avoir comme successeur que son adversaire absolu. Mais il n'en avait pas.

G. Suffert — Et les communistes ?

Il se jette en arrière; passe la main dans ses cheveux. Chaque fois qu'il s'agit du Parti, son débit se fait plus vif. Malraux n'est jamais complètement sorti de l'univers de la révolution. A la différence de la plupart des anciens compagnons de route du Parti, il n'a pas un beau jour cherché à arracher son passé. Il l'a emporté avec lui, il l'a inextricablement mélangé avec le musée du Caire, la fascination de l'art et le goût des religions. Je me souviens d'un soir de 1947, le R.P.F. venait de naître. Et toute la bande de la revue «Liberté de l'Esprit» tenait un meeting en plein Quartier latin. Ce qui paraissait aux gens de 20 ans, dont j'étais, une abomination. Entassés au balcon de la grande salle de la Mutualité, communistes et catholiques, nous avions successivement chassé en criant au fascisme – et pourtant nous n'avions même pas l'excuse des enfants d'aujourd'hui; nous savions de quoi nous parlions – Pascal Pia et Jules Monnerot, je crois bien. Mais tout cela n'avait pas d'importance. Le cœur serré, mal à l'aise, nous attendions Malraux. S'en souvient-il aujourd'hui ? En tout cas, il avait bien préparé son coup. Soudain, il s'est levé, s'est avancé vers le micro, et comme par miracle tous les projecteurs se sont tournés vers nous. Il a levé son bras vers le balcon; nous étions en pleine lumière, à moitié aveuglés, et il a crié d'une voix déjà chevrotante : «Communistes ! Je vous ai attendus en Espagne, et vous n'êtes pas venus...» Une glace ou une chaleur nous est descendue dans le dos. En une seconde, nous nous sommes sentis coupables ou dominés. Comme si nous étions responsables : nous avions 10 ans environ au moment où la guerre d'Espagne agonisait déjà. Mais là n'était pas la question. C'était le débat interne à la révolution qui continuait. Lui savait que nous n'en sortirions pas. En est-il sorti ?

A. Malraux — Les communistes, oui, peut-être. S'ils avaient été autres. Plus immenses. Mais alors ils n'auraient pas été des communistes français. Parfois, de Gaulle rêvait : «Ah ! Malraux ! soupirait-il, ils auraient pu être mes soldats de l'an II». C'étaient des blagues, des songes... Cela passait dans sa tête comme des nuages. Il savait bien que les communistes français n'étaient pas faits pour cela. Il n'oubliait

jamais le premier mot que Staline lui avait dit au lendemain de la Libération, à Moscou, et que je rapporte dans *Les Chênes qu'on abat* : «Thorez ? A votre place, je ne le ferais pas fusiller. C'est un bon Français». Et il y a eu plus de contacts qu'on ne le croit durant tout le gaullisme entre le Parti et l'Elysée. Ils n'étaient donc pas des adversaires absolus.

Qu'est-ce qui a lié à ce point de Gaulle et Malraux ? Le sentiment de leur dignité réciproque ? L'antagonisme radical de leur pensée originelle ? Leur goût de l'action ? Leur commune hantise du pouvoir ?

A. Malraux — L'Occident ne sait plus ce qu'est le pouvoir. Alexandre savait; César savait; Napoléon savait; Clemenceau, pendant deux ans, a failli savoir. Aujourd'hui, c'est fini : l'Amérique a la puissance mais pas le pouvoir. Lorsque Mao sera mort, une tranche de l'histoire du monde sera finie. Parce qu'une forme du gouvernement des hommes aura pris fin. J'ai demandé un jour à Mao s'il se savait empereur de Chine...

J'ai du mal à imaginer que l'on puisse poser une telle question à Mao. Il sent mon étonnement, me regarde en biais et sourit. Je ne savais pas que Malraux savait sourire. Et ce que je discerne alors dans ses traits dont le sourire gomme pour un instant les tics, c'est une chose vieille comme le monde et infiniment rare dans sa banalité : la gentillesse.

A. Malraux — Oui, ça peut paraître une question insolente. Mais nous nous connaissons. L'Histoire, vous savez... En tout cas, il n'a pas bronché, il m'a regardé, sa cigarette, éternellement coincée entre deux doigts, a une fois de plus décrit un arc de cercle pour aller de l'extrémité de son genou à ses lèvres. Puis il m'a répondu : «Que serais-je d'autre?» Staline, qui, lui aussi, savait ce qu'est le pouvoir, n'aurait jamais reconnu qu'il était l'héritier de Pierre et de Catherine. Tout au moins il n'aurait pas osé le dire. Ça ne l'empêchait pas de le penser. Alors que jamais Lénine n'aurait osé frôler, ne fût-ce qu'en esprit, une idée aussi scandaleuse. Le pouvoir, c'est le pouvoir de tuer. La promenade avec Boukharine, place de l'Odéon, que je raconte dans *Les Chênes*, c'était cela qu'elle signifiait.

En fait, Boukharine, ce soir-là, m'expliquait la politique de Staline avec une parfaite lucidité. Et lorsqu'il concluait que Staline irait jusqu'au bout et qu'il disait : «Par exemple, il me tuera», ce n'était que l'expression d'une évidence simple. Pas un reproche. D'ailleurs, Staline l'a fait. L'idée de liquider les hommes n'avait pas de signification morale pour lui. Il poursuivait simplement un but qui lui paraissait gigantesque. Lorsqu'il déclarait que la Russie, «c'était Sparte et Byzance», il décrivait moins une antinomie qu'une crainte. Et, d'ailleurs, il ajoutait : «Lorsque Sparte domine, tout va bien...» Ce qui voulait dire qu'il avait peur de Byzance. Et il avait raison. Une fois de plus, Byzance est arrivée à Moscou, puisque les Russes désirent désormais posséder des machines à laver. Reste la Chine...

Chaque fois qu'il parle de la Chine, ses yeux s'allument. Sans doute, parce qu'il est fasciné par sa démesure dans l'espace comme dans le temps. Aussi, parce que Tchang, Mao, c'est sa jeunesse, le goût de l'exotisme, le tumulte de la révolution, la première quête des statues disparues; ce mélange d'exotisme, de fusils et d'idées, c'est Malraux. A sa manière, lorsqu'il regarde la Chine, il se regarde.

A. Malraux — C'est Mao qui, aujourd'hui, tente de faire Sparte, avec 700 millions d'hommes. De la ville grecque à la cité interdite. Quel roman ! Comme je lui disais un jour : «Personne n'a réussi à conquérir l'Inde», il m'a répondu : «Vous vous trompez. Les Anglais l'ont tenue deux siècles et ils l'ont tout de même changée. Il n'en faudrait pas davantage à la Chine dans une situation analogue pour modifier du même coup la face de la planète.»

Est-ce qu'il admire Mao, est-ce qu'il le craint ? Ou est-ce que, simplement, il le contemple ? Impossible de répondre. Mao le fascine comme un masque. Il lui trouve sans doute, comme il dit, un «air d'éternité».

A. Malraux — L'étonnant, c'est que Sparte résiste. Réfléchissez à ce qu'est la Révolution prolétarienne culturelle. Je mets le mot «prolétarienne» d'abord, parce que c'est le terme important. «Culturel» est un mot farce...

Lorsqu'il parle de «blague», de «farce», ses traits deviennent un peu amers. Le «farfelu» autour duquel il rôde depuis l'entre-deux-guerres constitue l'un des pôles de

sa pensée et en même temps une référence triste. La farce, c'est la part de dérision et de dérisoire que contient la condition humaine, pour parler comme lui.

A. Malraux — Mao a le pouvoir. Il l'a conquis par les armes. Et voilà que les Russes nantis, qui ont oublié de le soutenir lorsqu'il avait besoin d'eux, tentent de lui dicter leur loi. Il rompt. Parce qu'il lui semble ne pas avoir le choix. Si la Chine court derrière eux, elle se retrouvera avec des 2 CV sur les pistes de l'Empire. Or il n'y aura pas de 2 CV pour tout le monde. Et l'aventure sera manquée, Sparte une fois de plus dissoute. Alors, l'entourage de Mao fait la moue. Les maréchaux sortent de trente ans de combats et d'isolement. Ils n'ont pas envie de perdre les avantages acquis. Raison de plus pour Mao de repartir de zéro. Il décide alors de casser le Parti communiste, pour empêcher la sclérose de s'étendre. Une décision sans précédent, pour un communiste. Et la manière dont il va s'y prendre est géniale.

Il n'y a, bien entendu, qu'une force qui puisse venir à bout du Parti – c'est l'Armée. Mais Mao n'est pas un homme à faire un coup d'Etat militaire. Alors il jette les enfants dans les rues des villes, sur les places des communes, et le long des rizières. Ils vont tout bloquer, parce qu'ils constituent une arme imparable. Et le Parti, contre eux, ne pourra rien faire. Et derrière eux s'avancera l'Armée qui rendra le pouvoir à Mao. La seule question qui se pose maintenant, le problème qui domine toute cette époque, est de savoir combien de temps le ressort tiendra. Et s'il tient, que vont faire ces millions d'hommes de 20 ans élevés dans le fanatisme d'une nation ressuscitée ?

Il se tait, se penche en avant, puis reprend d'une voix cassée :

A. Malraux — Je me souviens qu'un jour Mao m'a fait le procès de Staline. Mais il ne voyait pas ce qu'il y avait derrière lui. Un immense mur blanc sur lequel il y avait quatre photos : Marx, Engels, Lénine, et, bien entendu, Staline. Et il le détruisait avec des phrases et l'autre me regardait triomphant par-dessus la tête de l'empereur de Chine. Un peu plus tard, ce jour-là, il m'a entraîné dans un autre salon où tous les maréchaux étaient rassemblés. Et Mao, pour les embêter, me parlait dans un dialecte qu'ils ne comprenaient pas. Et l'interprète traduisait, et je répondais; et les autres restaient là comme des statues, n'entendant rien et se gardant de bouger. A la fin de la conversation, Mao m'a raccompagné, ce qui, paraît-il, constitue un fait sans précédent.

Lorsque nous sommes arrivés devant le perron, la nuit tombait. Je suis monté dans la voiture qui m'attendait. Une vieille voiture comme les Chinois en ont encore et où la glace arrière est couverte par des rideaux de cretonne. Lorsque le moteur a démarré, j'ai soulevé le rideau pour saluer encore Mao. Il était immobile sur le perron, son secrétaire l'aidant à se tenir droit, sa cigarette à la main. Un peu de fumée s'élevait au-dessus de sa tête dans le ciel de Chine. C'était une vision à peine croyable. Ne vous y trompez pas, cet homme domine notre époque.

G. Suffert — Parce que, pour vous, le pouvoir, c'est celui des princes ? Et si la notion du pouvoir explosait aujourd'hui ? Si Mao était simplement le dernier représentant de l'époque des rois ? Si la pulvérisation du pouvoir était l'amorce de cette libéralisation de l'homme dont vous avez rêvé ?

A sa manière, Malraux est modeste. Lorsqu'une question l'étonne, qu'elle n'entre pas dans son univers mental, il ne la chasse pas. Il s'arrête, l'observe comme un chat une souris, l'élimine pour un moment s'il le faut, puis y revient.

A. Malraux — Ce n'est pas le même sens que le mot pouvoir. Et, en tout cas, je ne pense pas qu'une civilisation puisse vivre sans système de valeurs. Or, ne vous y trompez pas, pour la première fois dans l'histoire du monde, une génération entière découvre l'existence sans référence à des valeurs. Et, là, il y a une logique que vous retrouvez tout au long de l'Histoire. Lorsque les dieux meurent, et que les systèmes de valeurs s'écroulent, l'homme ne retrouve qu'une chose : son corps. Le domaine de ce qui est physique. La drogue, le sexe et la violence sont les substituts naturels à la disparition des dieux. Les hommes en noir qui, avec des boucliers, des casques et des barres de fer, se jettent les uns sur les autres n'ont pas réellement l'ambition de conquérir l'Etat. Ils cherchent d'abord à exister. Vous vous souvenez du jour de mai 1968 où les étudiants sont passés devant le Palais-Bourbon vide en criant «Hop ! Hop» sans même songer à y entrer ? Vous imaginez la tête de Lénine si on lui avait dit que ses troupes avaient eu la possibilité d'envahir la Douma et qu'elles étaient allées plutôt jeter des cailloux dans l'eau de la Neva ? Les révoltés de 1968 ne cherchaient pas le pouvoir. Autre chose.

G. Suffert — D'autres valeurs ?

Il ne sait pas. Si loin qu'il remonte dans sa mémoire, il ne trouve que des hommes armés de préceptes. Il regarde avec étonnement et une pointe de passion ces millions de visages nés aux lendemains des horreurs et qui oscillent entre la douceur et la violence sans trop savoir pourquoi choisir l'une ou l'autre. Je me demande si pour lui, la douceur, la bonté ont un sens.

— Qu'est-ce qui vous a rapproché d'Edmond Michelet ? Vous n'aviez pas grand-chose de commun.

A. Malraux — Où avez-vous pris cela ? Les camps et les maquis de Corrèze, ce n'est rien ? Et, par-dessus le marché, la fidélité au Général, ça fait un bel ensemble, non ? Et puis, Michelet avait sa part de grandeur. La bonté et la dignité, c'est un mélange rare. Il cheminait avec son Péguy dans la tête. Disons que nous avions tous en commun aussi la verrière de Chartres...

La verrière de Chartres. Je me souviens de ce chapitre qui ouvre «Les Noyers de l'Altenburg» et qui se passe dans la cathédrale désaffectée. Il y a une question qui me trotte dans la tête depuis quelques années :

G. Suffert — Pourquoi, lorsque vous avez publié les *Antimémoires*, avez-vous modifié de fond en comble *Les Noyers de l'Altenburg* ? Vous ne les avez pas raccourcis, vous les avez transformés. Dans la première version, tout le récit de la rencontre de l'Altenburg tourne autour de la méditation de Walter, qui est une espèce de Lawrence s'interrogeant sur le sens ou la vanité de l'action. Au contraire, dans la version des *Antimémoires*, la silhouette de Lawrence s'évanouit et il ne reste plus que la méditation sur la mort du père. Tout se passe comme si, en quelques années, il vous avait paru inutile de continuer à réfléchir sur la portée des actes d'un homme, comme si vous n'aviez qu'un seul désir : fixer les héros, les tableaux et les statues.

A. Malraux — J'ai surtout voulu raccourcir. Mais chacun est libre d'interpréter comme il le veut. Et, après tout, je n'ai pas fini de rédiger les *Antimémoires*. Peut-être, à l'époque, pensais-je moins à Lawrence.

A quoi perçoit-il mon souhait secret de l'entendre parler de Lawrence ? Je ne lui ai posé aucune question et, déjà, il parle de ce personnage qui a fasciné sa jeunesse.

A. Malraux — Lawrence, je l'ai rencontré une fois. Une seule. Dans le bar d'un grand hôtel, à Paris, je ne sais plus lequel. Nous n'étions pas à égalité, vous savez. Lui, il avait dans sa poche les *Sept Piliers*, sa collaboration avec Churchill durant la conférence de la Paix, sa rupture avec le monde et ce halo de mystère que lui donnait l'Intelligence Service. Bien entendu, le vrai mystère n'était pas là. Je m'en doutais sans en être encore tout à fait sûr à l'époque. Moi, j'étais un petit écrivain français qui avait seulement un prix Goncourt dans sa poche. C'était léger. Il était extraordinairement élégant. D'une élégance d'aujourd'hui, pas de son époque. Un pull-over à col roulé, par exemple, une espèce de nonchalance et de distance.

J'ai du mal à me souvenir des sujets que nous avons abordés. Je me souviens simplement qu'il était alors dans sa passion des moteurs, ceux des motos et des bateaux. C'était relativement peu de temps avant sa mort. Est-ce qu'il voulait mourir ? Je me suis souvent posé la question sans pouvoir y répondre.

Mais il y a une histoire qu'il faudrait bien élucider. Lorsqu'il s'est tué à moto, il semble bien qu'il allait porter une dépêche à une poste quelconque. Or je me suis laissé dire que c'était un document bien singulier. Texte : «Dites non à Hitler» Non à quoi ? Et qui disait «non» ? En tout cas, le laconisme est bien de Lawrence. Est-ce que vous avez entendu parler de cette histoire ?

Jamais. Mais j'en sais évidemment moins que lui. Vraie ou fausse, l'histoire est fabuleuse. Elle va tellement bien à Lawrence...

G. Suffert — Est-ce que vous avez senti ce qu'il y avait de commun entre vous ?

A. Malraux — Il y a des familles, vous savez. On se reconnaît de loin entre membres d'un même clan. Avant de nous être vus, nous nous étions reconnus, et notre rencontre n'a fait que nous confirmer ce que nous savions déjà : le goût de l'action, la recherche d'une signification à l'existence et à l'Histoire, un goût de la solitude et une passion pour la douceur.

«Bonté», «douceur», ce sont des mots que je ne m'attendais pas à entendre dans la bouche de Malraux. Est-ce que les chênes, autour de lui, une fois abattus, il cherche une réconciliation finale avec les choses ? Après tout, l'histoire qu'il raconte d'un

homme qui consacrait sa vie à observer les papillons a une double signification. Celle qu'il lui donne : les papillons sont éphémères, mais, dans leur éternité, ils contemplent l'agitation des hommes avec une pointe de pitié. Celle qu'il ne mentionne pas : les papillons sont la vie, la transparence et la couleur. Quelque chose comme l'enluminure fragile des herbes et du ciel.

G. Suffert — Vous employez souvent le mot douceur. Il n'est pas fréquent dans ce que vous avez écrit.

A. Malraux — C'est un mot récent. Dans son sens moderne, il est lié à la femme. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ce qui a marqué l'Occident, c'est peut-être le changement de rôle de la femme. Tout le monde s'y trompe. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire des civilisations passées, les femmes ne sont jamais ni charmantes ni douces. Elles sont immenses, puissantes, lourdes. Ce sont des Walkyries. Regardez bien l'Ancien Testament et même le Nouveau. Il n'y a pas une seule femme qui corresponde à l'idée que nous nous faisons d'elles aujourd'hui. Les reines d'Egypte sont des Walkyries.

Et puis, soudain, très en avance sur l'Histoire, une reine de la vallée du Nil que l'on a retrouvée entre les deux guerres. Sa peau avait été parcheminée, ce qui a permis de ne pas faire d'erreur. Un cas exceptionnel, parce que, d'ordinaire, les morceaux des rois se sont promenés de sarcophage en sarcophage avant que la science européenne vienne y mettre son nez. Savez-vous comment elle s'appelait, cette reine qui ne ressemblait pas aux autres ? Douceur. Voilà l'annonce des temps modernes.

G. Suffert — L'annonce seulement ?

A. Malraux — L'annonce seulement. Parce que, ensuite, il faut franchir des siècles. Le christianisme avait ses idées, mais il savait d'instinct qu'elles ne progressent que lentement dans les masses. La vraie révolution occidentale date de Clotilde. Et Clotilde, c'est un coup de l'Eglise. J'en dis quelque mots dans *Les Chênes*. Mais l'histoire vaut un développement.

Vous vous souvenez de la situation. L'Occident, alors, c'est le désordre. L'Eglise a réussi à faire basculer dans son camp Clovis et ses guerriers. Mais c'est une victoire

fragile. A l'époque – est-ce changé ? – tout le monde trahit tout le monde. Le problème pour les évêques, c'est de fixer Clovis. Qu'est-ce qui peut fixer un homme ? Une femme. L'Eglise sort de sa poche Clotilde, qui vient de Suisse et qu'on emmène à Tournai, en Belgique, pour attendre le chef auquel on la destine. Or Clotilde n'est pas très belle, ni très grande ni très forte. Elle est intelligente, charmante, douce. Rien de plus. Et le chef franc rapplique avec ses casques, ses boucliers, ses chevaux et ses Brunehaut Walkyries pleines de puissance et d'éclat. On les marie.

Et le prodige s'accomplit en trois mois. Les Brunehaut disparaissent, liquidées, dissoutes. Englouties, les Walkyries ! Ne reste que Clovis, immense, et, derrière lui, une timide et frêle Clotilde, qui en fait ce qu'elle veut. L'Eglise, ce jour-là, a inventé le charme. Une nouvelle manière de gouverner le monde. Quiconque détient le pouvoir et s'entoure de femmes n'est plus libre. Voyez Napoléon, empêtré dans ses histoires de cœur. Et, à l'inverse, regardez Staline. Les femmes n'ont pas compté autour de lui. Il a gardé du séminaire une méfiance fondamentale. C'est un homme seul.

G. Suffert — Et Mao ?

A. Malraux — Lui, c'est plus compliqué. Il en a eu quatre, vous savez. De la première on ne sait pas grand-chose. Il paraît qu'on la lui avait amenée voilée. Un jour, elle a levé le voile, et, «pfft», il s'est sauvé. C'était la fiancée. La deuxième, il l'a épousée beaucoup plus tard. Et il a fait la guerre contre Tchang avec elle. Tchang l'a prise et l'a décapitée. Plus tard, Tchang et Mao ont fait mine de se réconcilier. Je crois bien qu'il existe une photo montrant Tchang victorieux et Mao qui feint de se soumettre. Et sur la photo on voit bien que Mao n'ose pas regarder Tchang en face. La troisième a disparu, je crois, du côté de Moscou.

Mais c'est l'histoire de la quatrième, l'actuelle, qui est fabuleuse. C'était une beauté, une Greta Garbo du cinéma chinois. Elle était communiste. Un jour, elle décide de tout abandonner pour aller rejoindre le Parti dans la montagne. Elle traverse la Chine, arrive chez Mao et lui propose de montrer des spectacles pour les combattants. Chez nous, on appellerait ça «le théâtre aux armées».. Il l'accepte. Puis il l'épouse.

Désormais, elle disparaît aux yeux de tous, elle abandonne sa carrière, son prestige, elle n'existe plus que pour lui. Elle en sera récompensée. C'est ensemble qu'ils entrent victorieux à Pékin. Et c'est quelque chose d'entrer dans Pékin en maître de la Chine. Ils peuvent s'installer dans la Cité interdite : cinq à six fois Versailles. Ils n'y vont pas. Ils choisissent presque en face une espèce de petit palais sibérien, construit, si je me souviens bien, par les Russes; un bâtiment d'une totale laideur. Et c'est là qu'ils s'installent. Et, de nouveau, elle ne fait rien que recevoir les maréchaux et les servir.

Et puis, c'est la Révolution culturelle. La Chine entre en ébullition. Elle le suit toujours. Et, soudain, au milieu du tremblement de terre, il a une idée. Il lui offre ce pouvoir nouveau qu'il est en train d'inventer. Et, puisqu'il le veut, elle obéit. Comme si elle n'avait jamais fait autre chose. La Greta Garbo chinoise que les ans ont fanée se métamorphose en une espèce de Jeanne d'Arc sans le bûcher. Celle-là a été successivement Clotilde et la Walkyrie. Peut-être est-ce symbolique. Je me demande si le temps de la femme douce n'est pas en train de disparaître. Peut-être les Walkyries sont-elles en train de sortir de leur tombeau. Le monde désormais change vite.

Il parle plus du passé que de l'avenir. C'est peut-être ce qui donne au dialogue des «Chênes» ce ton exceptionnel. Il y a du «Jivago» là-dedans. Ou, si l'on veut, quelque chose comme les «Mémoires d'outre-tombe». De Gaulle et lui, survivants exceptionnels d'une série de cataclysmes, contemplent ensemble le monde autour d'eux et s'étonnent de le trouver presque tranquille. L'un et l'autre cherchent moins à percer l'avenir qu'à découvrir dans le tumulte de leur existence les signes minuscules qui, peut-être, annoncent la forme des temps à venir.

G. Suffert — Qu'est-ce qui va se passer en France maintenant ?

A. Malraux — Je n'en sais pas plus que vous. Sans doute rien pendant une assez longue période.

G. Suffert — Qu'est-ce que vous appelez une assez longue période ?

A. Malraux — Et vous ?

G. Suffert — Cinq ans, c'est beaucoup, non ?

A. Malraux — Cinq ans. D'accord. Pourquoi cela nous paraît-il immense et presque invraisemblable ? Autrefois, les périodes qui séparaient une guerre d'une révolution étaient étiquetées dans l'Histoire sous le nom de «paix romaine», voire de «paix carolingienne». Et c'était le triomphe des rois que d'avoir réussi à établir cette paix. Aujourd'hui nous regardons les entractes de l'Histoire comme des périodes ennuyeuses. Nous sommes drôlement faits.

Autour de nous les gens déjeunent. Des hommes, essentiellement. Ils doivent causer contrats et bilans. Ils parlent plusieurs langues, et, entre les bruits des verres et des fourchettes, en arrière fond de la voix d'André Malraux, j'entends passer des mots anglais. Parfois un visage se tourne de notre côté et cherche vaguement à entendre ce que dit Malraux. Il joue avec son couteau.

A. Malraux — Il y a une question que je me pose, dit-il. Une question que je n'arrive pas à comprendre. Qu'est-ce qui fait le succès en librairie des livres du Général ? Les Mémoires, passe encore... Mais les textes des discours ? Et les livres de l'entre-deux-guerres ? Est-ce qu'ils les lisent ? Qu'est-ce qu'ils en font ? Un snobisme, une fidélité ? Ou une manière obscure de témoigner encore une fois leur respect pour le rêve qu'il a fait à leur place ?